Kosztolányi et le P.E.N. Club

Kosztolányi était l'un des meilleurs ambassadeurs de notre littérature à l'étranger. Son plus grand désir était de faire connaître la littérature hongroise au public français, et, dans le cadre de ces efforts, il voulait faire traduire ses œuvres personnelles. Pour atteindre son but, il aurait voulu communiquer avec les hommes de lettres français.

À partir de 1930 nous voyons se développer les relations françaises de Kosztolányi. Cette année là on a publié dans la revue *Nyugat* son essai : « *Être ou ne pas être »* ; et ses poèmes « *Pour la vie – pour la mort »* et « *Europe* ».

Nous sommes donc les témoins d'une attitude poétique enrichie par une activité publique, on peut dire que pour lui ce fut une mission. Sa controverse avec Antoine Meillet en témoigne aussi.[1]

L'année 1930 apporte aussi un autre changement important dans la vie de Kosztolányi : il a été unanimement élu président du P.E.N. Club Hongrois, car Kosztolányi représentait magistralement l'esprit même de la signification du mot P.E.N. Il était poète, essayiste, nouvelliste et romancier en même temps ; d'autre part il parlait couramment la majorité des langues occidentales, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien ; il connaissait assez bien l'espagnol, le portugais et même le roumain, un peu de serbe ; il s'y connaissait en latin et en grec ancien ; en outre au niveau de la lecture des journaux, il se débrouillait avec le suédois, le norvégien, le néerlandais. C'était un homme « charmant » – si on peut appliquer cet adjectif à quelqu'un plein de gentillesse, de franchise, doté de bon sens et d'humour. Tous ceux qui le connaissaient l'appréciaient. « *J'ai toujours un sourire rayonnant* » – déclare-t-il à son sujet – et ce sourire se reflète sur les visages des gens qu'il rencontre. En quelque lieu qu'il aille, il trouve de bons amis pour le peuple hongrois. On aurait eu du mal à trouver un meilleur

[1] Sebe-Madácsy, Piroska, « Kosztolányi et sa controverse avec Antoine Meillet », in *Cahiers d'études hongroises* II (1990), pp. 63-69.

ambassadeur de la littérature hongroise, mais il a aussi introduit chez nous les écrivains étrangers. C'était un vrai Européen.

C'est au moment où Kosztolányi en a été nommé président que le P.E.N. Club hongrois a commencé à avoir une plus grande influence sur la vie littéraire.

En fait, qu'est-ce que l'abréviation P.E.N. veut dire ? Cette association a été fondée en 1921 par un écrivain anglais qui s'appelait A. Dawson Scott. Le premier congrès des P.E.N. clubs a eu lieu à Londres en 1922.[2] Cette organisation des écrivains du monde a pris pour objectif de nouer des relations réciproques entre les hommes de lettres de nations et de conceptions idéologiques différentes.

Pour atteindre ce but, un congrès international des P.E.N. clubs se réunit d'année en année. En juin 1931, environ 250 écrivains se sont rassemblés à la Haye au congrès des P.E.N. clubs, représentant les littérateurs de 35 pays. Kosztolányi y a déjà participé comme président du P.E.N. club hongrois.

Le correspondant de *Pesti Hírlap* nous met au courant des événements de ce congrès:

« *Le neuvième congrès international des P.E.N. Clubs s'est ouvert sous de mauvais augures pour la délégation hongroise. Dans l'immense salle des chevaliers, décorée de fleurs et de drapeaux à l'occasion de la réunion solennelle, on a oublié de mettre les couleurs hongroises. Les drapeaux de toutes les nations ont été arborés, sauf le „vert-blanc-rouge" ».*[3]

Pour réparer cet oubli, lors du déjeuner officiel les organisateurs ont déposé une corbeille de fleurs aux « couleurs nationales hongroises » devant Mme Kosztolányi... La délégation hongroise a été particulièrement honorée : Kosztolányi a été le président des séances de la dernière journée du Congrès – après un Hollandais, un Anglais et un Belge pour les journées précédentes.

Le quotidien *Pesti Napló*, passe un article intitulé « Compliment hongrois en Hollande » concernant le toast de Kosztolányi, dont voici le dernier passage:

« *J'ai entendu parler de la Hollande par nos pauvres enfants qui sont venus ici après la guerre déguenillés, pâles, affamés, et sont rentrés vêtus, et en bonne santé. C'était ce qui m'avait touché avant de venir chez vous.*

---

[2] Le premier président du P.E.N. international fut John Galsworthy. Des personnalités réputées lui ont succédé à ce poste : H. G. Wells, Jules Romain, Maurice Maeterlinck ; Benedetto Croce, Charles Morgan, André Chamson, Alberto Moravia, Victor E. van Miller, Arthur Miller.

[3] Kelemen, Ernõ, « Le 9e congrès des P.E.N. Clubs à la Haye », in *Pesti Hírlap*, le 24 juin, 1931, p. 7. ; le 27 juin, 1931, p. 5.

C'est pour cela que je ne me sentais ni étranger, ni indifférent à ce pays. – Les écrivains ressemblent aux enfants, et le plus souvent aux enfants gâtés qui se plaignent tout le temps, qui ne parlent que d'eux-mêmes, qui sont toujours mécontents et voudraient changer le monde et l'humanité. Je ne suis pas déçu dans mon attente. La Hollande nous accueille, nous écrivains hongrois, aussi bien qu'elle a accueilli nos enfants. Maintenant nous allons repartir pleins de mille et une nouvelles impressions, comme ces enfants autrefois. Au nom du P.E.N. Club hongrois, je vous remercie infiniment de votre accueil chaleureux, et je vous prie, ainsi que mes amis écrivains ici présents, de nous honorer de votre visite l'année prochaine. Mesdames et Messieurs, au revoir, au mois de mai 1932 à Budapest ! »[4]

La langue commune des réunions était d'abord le français, Kosztolányi lui-même a parlé en français. J'ai eu l'occasion de voir les articles de la presse quotidienne hollandaise sur ce congrès de P.E.N. Club. Seul le projet de Congrès à Budapest est évoqué, mais aucune mention de Kosztolányi n'est faite.[5]

En revenant de la Haye, Kosztolányi recommence à travailler d'arrache-pied et reprend la plume. Il écrit de nombreux articles sur les événements de la Haye dans *Pesti Hírlap* – qui ont été rassemblés en 1979 sous le titre *Európai Képeskönyv* (Images d'Europe)[6]. Sa correspondance avec les écrivains européens nous fournit des documents très intéressants sur son activité. Dans le Fonds Kosztolányi, qui est conservé au département des manuscrits de l'Académie des Sciences de Hongrie, toute une partie concerne le P.E.N. Club : il reste des brouillons de lettres de Kosztolányi, des articles de journaux écrits en français, qui n'ont pas encore été examinés[7]. Les lettres datent soit de 1931, au retour de la Haye, soit de 1932 pour la préparation du congrès de Budapest. Ces documents peuvent donner une image d'ensemble. Il a fait tout ce qu'il pouvait pour faire connaître la littérature hongroise aux écrivains, éditeurs et rédacteurs étrangers, et pour faire connaître les littératures étrangères en Hongrie. Dans un article sur « Duhamel en Hongrie », publié en France, j'ai évoqué ses relations avec

[4] « Compliment hongrois en Hollande », in *Pesti Napló*, le 26 juin 1931.

[5] Voir les articles sur le congrès international des P.E.N. Clubs de la Haye, en 1931 : « Le congrès des P.E.N. Clubs à Amsterdam », in *Algemeen Handelsblad,* le 26 juin, 1931 ; « Le congrès des P.E.N. Clubs à la Haye », in *Algemeen Handelsblad,* le 23 juin 1931 ; « Le congrès de P.E.N. », in *Kunst,* le 25 juin 1931. etc.

[6] Kosztolányi, Dezsõ, « Hollandia », in *Európai képeskönyv*, Budapest, Szépirodalmi (1979), pp. 181-210.

[7] Sáfrán, Györgyi, « L'héritage littéraire de Désiré Kosztolányi », *Magyar Tudományos Akadémia Könyvtára* 11. Budapest, 1978.

Kosztolányi à la suite de leur rencontre au congrès de la Haye[8].

D'autres recherches seraient à faire sur les relations de Kosztolányi avec d'autres écrivains rencontrés au P.E.N. Club : français, italiens, polonais, flamands, anglais, tchèques, etc.

Jetons un coup d'œil sur quelques lettres non publiées, adressées à son retour de la Haye en 1931 à un ami polonais, ainsi qu'à ses amis Maxime Beaufort et Gabriele d'Annunzio.

À l'ami polonais, Józef Mondschein :

Cher Ami,

De retour de La Haye, je m'empresse de te remercier pour l'envoi des exemplaires de mon roman en Polonais, ainsi que de ta lettre qui m'a causé un vif plaisir.

En Hollande, à l'occasion du Congrès du P.E.N. Club, j'ai fait la connaissance de tes compatriotes si sympathiques et si naturels, en particulier M. Goetel que j'estimais déjà de longue date.

Je me pose une question qui m'embarrasse. Que suis-je ? Je l'ignore. Un écrivain parle toujours de lui-même par l'intermédiaire de ses sujets et l'unique chose qui le pousse à écrire n'est que le désir de pouvoir se reconnaître parmi ses personnages. Cher Ami, je n'incline ni à Droite ni à Gauche. Je ne suis non plus ni matérialiste ni mystique, mais un homme qui tâche de voir ce monde si incompréhensible les yeux ouverts. Quant à Freud, je l'estime beaucoup parce qu'il éclaircit les ténèbres de notre âme dans la mesure du possible en nous laissant une grande parcelle (?) encore obscure où nous autres écrivains pouvons avoir le champ libre pour la recherche de la lumière. La liberté de la volonté est pour moi aussi très problématique. À ce sujet, je pense comme Goethe qui a écrit : « On suppose de pousser et au contraire on est poussé». Nous sommes poussés tous par les forces inconnues.

C'est mon aveu et mon avis. Je t'embrasse, Cher Ami, de tout mon cœur. Dans l'espoir de te lire sous peu, bien à toi :

D. K.[9]

Pourquoi cette méditation philosophique au retour de la Haye ? Toutes ces rencontres, tous ces discours l'amènent à s'interroger sur ce monde si incompréhensible et sur le rôle de l'écrivain face aux mystères de l'homme.

---

[8] Sebe-Madácsy, Piroska, « Duhamel en Hongrie », in *Cahiers de l'Abbaye de Créteil,* hors série. (novembre, 1994), pp. 127-143.

[9] Sáfrán MS 4621/180. (1931) Selon Sáfrán : Kosztolányi aux personnes inconnues. Le traducteur polonais de son roman : *Anne, douce* était Józef Mondschein (Kraków, 1931). Probablement, c'est une lettre adressée à M. Mondschein où il le remercie de l`envoi des exemplaires de son roman (Grech scodkiej Anny). Voir mieux : dans l'œuvre de Zágonyi, Ervin, *Kosztolányi et les littératures slaves*, (Pécs 1992), p. 205. Dans cette lettre, il s'agit de Goetel, Ferdinand (1890-1960) écrivain, journaliste polonais, président du P.E.N. Club polonais entre 1926-1933.

À Maxime Beaufort, une autre lettre pleine d'humour :

Cher Ami,

Je suis très embarrassé ne sachant vraiment pas si je vous ai envoyé des nouvelles à mon retour de la Haye. J'étais très occupé. Mais si je ne vous ai pas écrit, je suis absolument certain de vous avoir envoyé la somme que vous m'avez réclamée, et j'espère bien que vous l'avez reçue. Vous pouvez travailler tranquillement. Il est inutile de vous fatiguer pour faire taper le manuscrit. La situation mondiale étant si incertaine, notre concours peut l'être encore davantage.

La richesse de ce pays (la Hollande), est pour ainsi dire inhumaine. Les fermes de là-bas, qui sont d'ailleurs très charmantes, n'ont pas l'air de se douter de la pénurie dans laquelle se débat le reste de l'humanité. Il y a encore un second point qui m'avait beaucoup incommodé comme écrivain, c'est la propreté exagérée. J'ai désiré complètement de trouver un coin désordonné, où il eût été permis de faire un peu de saleté. La saleté est l'engrais qui féconde un homme de lettres. Si vous voulez avoir des sentiments littéraires absolument privilégiés, il vous faut revenir chez nous le plus tôt possible.

J'espère que vous passez agréablement votre temps. Présentez mes respects à Mme B et agréez, Cher Ami, mes amitiés.

D. K.[10]

À son ami d'Annunzio, sur la Hollande, avec un autre aspect :

Cher Ami,

Après mon retour de La Haye, je m'empresse de vous écrire et de vous faire part de l'impression que m'a causée votre carte avec l'autographe de M.
Ici, tous les journaux ont annoncé sa mort. Est-ce une mystification ou la vérité ? Voudriez-vous avoir l'amabilité de me renseigner sur ce point.

J'étais très touché également de votre lettre où vous faites valoir notre amitié. Soyez convaincu, Cher Ami, que notre rencontre à Venise restera pour moi aussi inoubliable. La Hollande est belle et très riche. Mais je ne voudrais pas échanger ce pays merveilleux contre un humble petit village italien qui est à mes yeux plus pittoresque et plus humain. L'année prochaine, si le monde n'a pas sombré dans sa misère et dans sa stupidité océanique, nous aurons le plaisir de nous serrer la main.

Veuillez me rappeler aux bons souvenirs de Mme votre mère et agréer, Cher Ami, mes sentiments les plus sincères.

D. K.[11]

Comme président du P.E.N. Club, Kosztolányi voyage davantage en Europe.

À la fin du mois d'octobre 1931, on le revoit en route vers Londres : sur la demande

---

[10] *Op. cit.* Sáfrán, MS 4621/178, aux personnes inconnues. Probablement : Kosztolányi à Maxime Beaufort (1931), traducteur de *Édes Anna* (Absolve domine) en français. *Les maîtres étrangers*, Paris, Fernand Sorlot, 1944.

[11] *Op. cit.* Sáfrán, MS 4621/176. Aux personnes inconnues. Probablement, c'est une lettre à son ami italien, le grand poète Gabriele d'Annunzio (1863-1938).

du directeur de journal *Pesti Hírlap*, il projette de rendre visite à Lord Rothermere, rédacteur en chef et propriétaire du *Daily Mail*. Celui-ci lui fait un cadeau de mille livres anglaises, destiné à récompenser la meilleure œuvre littéraire de l'année en Hongrie.

Kosztolányi nous fait part de cette visite dans une lettre écrite à sa femme.

Londres, le 4 nov. 1931

Ma chérie,

[Rothemere m'a reçu en audience désinvolte et très étonnant à son domicile. Je lui ai offert le Néron, « With my humblest tributes ». À la première minute que j'ai commencé à parler de la triste situation de notre littérature, soudain il s'est levé, il a frappé sur la table, et a donné 500 livres anglaises pour récompenser le meilleur ouvrage, paru en 1931, mais après il a changé d'avis et il a offert 1000 livres. J'ai eu les yeux tout en larmes.] J'ai discuté beaucoup avec Galsworthy aussi. Il était amicalement spontané. Après m'avoir promis d'écrire, hier il m'a porté un toast au dîner et il m'a nommé «enfant terrible». Ce soir j'ai mangé chez Mrs. Henriette Lesly, et cet après-midi j'ai cassé la croûte chez un grand sculpteur. Au nom de Dieu, que c'est fatigant ![12]

C'est comme cela qu'il rentre, avec le prix du noble lord Rothemere dans la poche, qui causera tant de troubles.

Kosztolányi offre alors au P.E.N. Club le cadeau de Lord Rothemere pour qu'il soit plus objectivement adjugé à l'écrivain le plus digne de l'obtenir. Lors d'une séance du comité – à la proposition de Kosztolányi – la récompense est coupée en deux et on décide de décerner la moitié à Móricz, la moitié à Krúdy à condition que les gagnants renoncent à 10% en faveur des écrivains miséreux.

Les deux œuvres choisies étaient notamment l'ouvrage de Móricz intitulé *Forr a bor* (« Le vin fermente ») et un recueil de nouvelles de Krúdy portant le titre *Az élet álom* («Le bric à brac de la vie»).

Bien entendu, on a voté cette décision ; pourtant, une guerre jamais vue a éclaté.

Un groupe d'écrivains appelés les « nationaux » prend l'offensive. Ils exigent la démission de Kosztolányi du poste présidentiel en faveur de M. Berzeviczy. Ils menacent, si Kosztolányi ne démissionne pas, de quitter le P.E.N. Club, en compagnie de l'archiduc József, Ferenc Herczeg, Kálmán Csathó, Gyula Pekár, Lóránd Hegedûs etc. De la sorte, l'organisation du congrès en projet sera impossible, parce que le

[12] Citation de Mme Kosztolányi, in Kosztolányi Dezsõné : *Kosztolányi Dezsõ*, p. 287.

gouvernement ne donnera pas d'argent pour les frais nécessaires.

Bref, Kosztolányi cède le fauteuil à Berzeviczy pour sauver le congrès de Budapest, et pour épargner la honte à la société hongroise. Toutefois, sa démission n'a pas résolu la crise intérieure du P.E.N. Club. En prenant la défense de Kosztolányi, 39 membres, les écrivains hongrois les plus éminents, abandonnent le P.E.N. Club le 23 mars 1932.

Ces écrivains sont nommément : Mihály Babits, Marcell Benedek, László Dormándi, József Erdélyi, Tamás Emõd, János Fóthy, Lajos Fóti, Imre Földes, Milán Füst, Oszkár Gellért, Andor Gaál, Gyula Illyés, Pál Ignotus, András Komor, Aladár Komlós, Frigyes Karinthy, Lajos Kassák, Aurél Kárpáti, János Kodolányi, Géza Laczkó, Menyhért Lengyel, Zsigmond Móricz, Sándor Márai, Béla M. Pogány, Endre Nagy, Zoltán Nagy, Andor Németh, Árpád Pásztor, Andor Pünkösti, Pál Relle, József Pakots, György Sárközi, Aladár Schöpflin, Sophie Török, István Varró, Miklós Vitéz, Zseni Várnai, Béla Zsolt.

Pendant ce temps, Berzeviczy a démissionné, Ferenc Herczeg n'a pas accepté le fauteuil présidentiel, puis dans son article Béla Zsolt a proposé d'élire l'archiduc François Joseph au poste en question, sans doute dans l'intention de plaisanter, puisque l'archiduc n'était pas membre du P.E.N. Club. En fin de compte c'est tout de même Berzeviczy qui reste président. (Après tout cela Kosztolányi écrit sur le président démissionné sa nouvelle impayable intitulée *Le président).*[13]

Malgré les attaques à son égard, Kosztolányi témoigne d'une conduite loyale et collabore de son mieux à la préparation du congrès international des P.E.N. Clubs.

Plusieurs lettres adressées à un correspondant flamand, Timmermans Félix (1886–1947), romancier, demandent des textes de nouvelles en flamand pour les faire connaître au public hongrois, pendant le Congrès.

Cher Monsieur,

Je vous écris ce mot en grande hâte. Les préparatifs du Congrès m'ont tellement occupé qu'il m'était presque physiquement impossible de répondre à votre aimable missive. Nous aurons l'occasion de nous entretenir pendant le temps de votre séjour qui me cause d'avance un vif plaisir. La revue Nyugat *qui a fait paraître un numéro spécial à l'occasion du Congrès, regrette infiniment de n'avoir pu faire figurer des œuvres flamandes n'ayant pas reçu réponse du Centre flamand, bien qu'elle ait renouvelé sa*

[13] *Op. cit.,* pp. 288-290.

demande. Aussi je vous prie, Cher Monsieur, d'avoir l'obligeance de vous munir de quelques nouvelles flamandes de deux ou trois pages et de quelques poésies traduites en français ou allemand, afin que nous les puissions publier dans ce prochain numéro qui sera voué de même aux œuvres de nos chers...

Au revoir Cher Monsieur, et veuillez agréer...[14]

Cher Monsieur,

Je vous envoie ci-joint une lettre de Septembre qui m'avait été renvoyée à cause de l'adresse défectueuse. Votre nouvelle adresse et l'envoi de l'excellente anthologie flamande m'avait fait un très grand plaisir. Je tâcherai d'en traduire quelques poésies en hongrois. Nous nous proposons de consacrer les colonnes littéraires de nos journaux et de nos revues aux œuvres de nos hôtes pendant leur séjour chez nous au mois de Mai; et vous m'obligeriez infiniment en choisissant à l'avance trois ou quatre petites nouvelles flamandes, afin que nous les puissions insérer et faire connaître les maîtres conteurs de votre pays.

*Mon unique demande est que les nouvelles soient assez brèves, (de la longueur d'un feuilleton), et en traduction française ou allemande. Quant à votre article sur la littérature flamande, nous serons très flattés de le pouvoir faire publier dans notre meilleure revue (*Occident*), qui tient chez nous la place de la N.R.F. Je vous prie, Cher Monsieur, de me le faire parvenir pour que je puisse m'en occuper. L'échange des contes flamands et hongrois me paraît une idée excellente, mais vu la situation économique d'aujourd'hui, il me semble qu'il serait plus sage de l'ajourner jusqu'à une époque plus favorable, dont nous reparlerons lors de notre rencontre.*[15]

Bien sûr, vu les sombres présages, de nombreuses questions se posent auxquelles seul le congrès peut donner une réponse définitive.

Les P.E.N. Clubs seront-ils pacifistes ou se contenteront-ils de ne pas faire l'éloge de la guerre ? Réussiront-ils à travailler utilement en vue d'une meilleure entente internationale, sans jamais « faire de politique » ? Interviendront-ils en faveur d'écrivains poursuivis à cause de leurs ouvrages ? Vont-ils protester contre les censures et les impositions de toutes sortes qui entravent la liberté de presse et de parole ?

Deux cent cinquante hommes et femmes de lettres de tous les pays vont devoir résoudre ces problèmes en quatre jours.

À l'ouverture de ce congrès en 1932, au moment de la montée du fascisme, Galsworthy résume en quelques mots le but du P.E.N. Club : procurer aux écrivains un

[14] Sáfrán, Ms. 4621/152. Aux personnes inconnues. Je suppose qu'il adresse sa lettre à Timmermans, Félix (1886-1947), romancier flamand qu`il a rencontré à la Haye.

[15] Sáfrán, Ms. 4621/149. Aux personnes inconnues, probablement à son ami flamand Timmermans.

lieu d'amitié où ils puissent encore respirer librement.[16]

À la veille du congrès, deux articles de journaux français, retrouvés dans le Fonds Kosztolányi, nous informent des événements.

Celui de Tibor Koeves, paru dans les *Nouvelles Littéraires*, nous présente la situation du P.E.N. Club hongrois en 1932 :

« C'est à Budapest que se tiendra cette année le congrès international des P.E.N. Clubs dont la séance d'ouverture est fixée au 15 mai... [ ] Il y a d'abord „le Comité des Trois", c'est à dire le conseil présidentiel, au lieu d'un seul président, puisque avant le congrès des luttes intestines entre les „anciens" et les „modernes" se sont terminées par le compromis classique, c'est à dire l'union sacrée. M. Ferenc Herczeg, délégué des conservateurs, représente tout le charme d'une certaine littérature d'avant guerre. Pendant un quart de siècle il a été (et il est encore) l'écrivain officiel des salons...
M. Jenõ Heltai, le second des présidents, est bien connu par les littérateurs du monde entier, puisqu'il a été vice-président de l'Association Internationale des auteurs dramatiques...
M. Dezsõ Kosztolányi est le plus jeune des trois présidents. C'est un pur poète. Amoureux de sa langue natale, personne ne connaît mieux que lui la musique des mots, et n'en jouit d'avantage. À une époque si peu favorable à la poésie, Kosztolányi garde une foi profonde dans sa vocation... » [17]

Les participants au dixième congrès international du P.E.N. Club se sentent bien à Budapest, l'une des plus splendides capitales de l'Europe. Le correspondant souligne :

« *On nous reçoit de façon magnifique. Le faste, la grâce, la gentillesse de l'hospitalité « magyare » nous ravissent. On ne saurait rien imaginer de plus exquis, de plus affectueux que ce soin sans contrainte qui nous entoure, qui protège notre loisir et nos travaux.* »

Dans les articles il s'agit surtout de Kosztolányi, car c'est grâce à lui que le congrès a été si bien organisé.[18]

Kosztolányi fait preuve de talent diplomatique... Voici une lettre à Capek, après le congrès qui en témoigne :

Mon cher Capek,
comme vous le savez sans doute, le plus grand événement du Congrès du Pclub, tenu à Budapest, était la déclaration de votre délégué que la censure des livres était abolie en Tchécoslovaquie. Tout le monde avait applaudi unanimement et nous vous savions

[16] Le discours de Galsworthy à Budapest. « Le congrès du P.E.N. Club », *Gazette de Hongrie* 21 mai 1932. Les participants du dixième congrès des P.E.N. Clubs à Budapest, par Koeves, Tibor.
[17] *Les Nouvelles Littéraires* (le 21 mai 1932), p. 97. Sáfrán, Ms 4627/14.
[18] Le congrès des P.E.N. Clubs par Kochnitzky, Léon, *Les Nouvelles Littéraires.* Ms 4627/13. Un article du journal *Le Temps* (lundi 18 avril 1932) Ms 4627/ 12.

gré d'avoir lutté depuis le commencement pour cette cause.

Connaissant vos sentiments libéraux et humains, je prends la liberté de vous mettre au courant des faits.

La situation d'aujourd'hui est pire qu'immédiatement après la guerre. Depuis un temps, aucun de nos livres ne peut franchir la frontière. Pourquoi ? Un ordre a été donné de par votre gouvernement interdisant l'importation de toute marchandise sujette à la taxe. La burocratie (sic !) est partout la même. On vient de m'informer qu'un burocrate trop zélé aurait déclaré que la littérature était également une denrée nutritive et par conséquent vouée aux mêmes vicissitudes que le porc, le bois etc.

Voyez cette absurdité.

Au début l'interdiction était générale pour tous les livres étrangers.

Mais le Prager Tageblatt avait écrit un article à ce sujet relatant ces faits, votre gouvernement a assuré la circulation des livres allemands en assignant aux libraires par l'intermédiaire de la Banque de Prague la somme nécessaire à l'achat des livres allemands.

D'après ma propre information, il n'en a pas (été) de même pour les livres hongrois. Toutes les demandes faites par nos libraires sont restées sans résultat.

C'est pourquoi je vous prie, mon cher Capek, d'avoir l'obligeance d'intercéder si possible en notre faveur et de rétablir l'équité... Je ne me serais pas adressé à vous si je n'avais pas été convaincu que vous pensez de même. La presse Hongroise ne soufflera mot. Nous souhaitons, grâce à vous, arranger ce malentendu à l'amiable.

En espérant de vous pouvoir lire sous peu, recevez mon cher Capek, en même temps que mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments les plus dévoués :

Votre D. K.[19]

L'organisation du congrès fut un vrai succès pour Kosztolányi auprès des Français aussi, bien qu'il ne fût pas à ce moment-là le président officiel du P.E.N. Club.

Au cours de l'été 1932 il reçoit le diplôme de Chevalier de la Légion d'Honneur, avec Sándor Eckhardt et Sándor Hevesi.

Il y a quelques jours j'ai essayé de retrouver les documents parisiens en ce qui concerne les relations de Kosztolányi avec les écrivains du P.E.N. Club français. En voyant le P.E.N. Club à Paris récemment, sans archives, sans programme, je me suis demandé quel pouvait bien être le sens du P.E.N. Club à l'heure actuelle ?

PIROSKA SEBE-MADÁCSY
Szeged

[19] Kosztolányi à Capek, publié en hongrois pour la première fois par Zágonyi, Ervin, in *Magyar Nemzet* (le 10 février 1990), traduit par Piroska Madácsy.